



Luigi Pirandello

CÉCÉ

Pièce en un acte

1913

Version française de Marie-Anne Commène

Table des matières

À propos de cette édition électronique	34
--	----

PERSONNAGES

CÉSAR VITALI, dit Cécé.

Le comte CHARLES SQUATRIGLIA, entrepreneur de travaux publics.

NADA, demi-mondaine.

UN VALET DE CHAMBRE (qui ne parle pas).

Représentée pour la première fois à Paris le 22 juin 1950 au théâtre des Noctambules.

Mise en scène de Jacques Mauclair.

Par Jacques Mauclair (Cécé) ; Jean-Marie Serreau (Squatriglia) ; Irène Gironay (Nada) ; Jean Gruault (Le valet).

Cécé a trente-cinq ans. Bien que de visage légèrement flétri par les ans, le corps est très vif, juvénile, un peu agité. Il a l'air quelque peu ahuri et distrait, comme quelqu'un qui aurait la tête à mille choses à la fois. Du reste, dans sa distraction, il change rapidement d'expression selon les images qui traversent son esprit vagabond. Il est tout rasé, très sympathique, les yeux brillants, les lèvres rouges. Naturellement gentilhomme, il s'habille avec une élégance raffinée.

Squatriglia a environ cinquante ans. C'est un grand et gros homme assez rude, un peu gauche dans des vêtements trop neufs et de ville, habitué qu'il est à ceux plus négligés du travail. Il a un œil seulement et aucune trace, dans le visage, de l'autre qui ayant sauté par l'explosion d'une mine a été recouvert par un lambeau de sa propre peau arrachée à une autre partie de son corps. Il est très riche et, en dehors des affaires où il est très fort, il est assez naïf et rustique.

Nada a vingt-deux ans (peut-être plus), elle vit de galanterie précieuse et a l'air d'une grande dame, mais si on la presse un peu, on lui fait vite perdre son air distingué et elle devient vulgaire et niaise.

Une chambre dans un hôtel de premier ordre, avec des meubles à la dernière mode, de salon et de bureau. Au fond, la porte d'entrée qui donne sur un couloir. Sur le côté gauche, une autre porte qui donne dans la chambre à coucher. Fenêtre à droite. Téléphone au mur du fond, à droite de la porte d'entrée.

Au lever du rideau, la scène est vide. Le téléphone sonne, deux, trois fois. Cécé en pyjama, les joues savonneuses et le blaireau en main, accourt de la porte de gauche.

CÉCÉ. – Et de trois ! Une minute, bon Dieu !... Je suis en train de me raser... Ah ! Squatriglia ? Comment ? Non... je me disais à moi-même, je suis là à me raser... Oui, faites monter. *(Il se dirige vers sa chambre, puis demeure en arrêt.)* Qui a-t-il dit ? Squatriglia ? Hum ! Il me semble qu'il est commandeur.

Il rentre dans sa chambre. Peu après on entend frapper à la porte.

CÉCÉ, *de l'intérieur*. – Entrez !

La porte s'ouvre. Le valet de chambre introduit Squatriglia et se retire, refermant la porte.

SQUATRIGLIA. – Mon très cher Cécé...

CÉCÉ. – Ah ! c'est toi. Excuse-moi, assieds-toi, mon commandeur. Tu vois, je me rase.

SQUATRIGLIA. – Si je dérange...

CÉCÉ. – Mais non. Avec toi pas de cérémonie. Je continue à me raser. *(Il montre sa chambre à côté.)* La porte est ouverte : tu peux parler, tu peux même entrer si tu veux.

SQUATRIGLIA. – Non, merci. Ne te dérange pas et ne te presse pas ; j'attends.

CÉCÉ. – J'en ai pour cinq minutes, pas plus.

Il rentre. Silence. Squatriglia s'assied ; il attend un peu ; il tire d'un gros portefeuille un papier qu'il se met à examiner.

CÉCÉ, *du dedans*. – Tu ne me dis rien ?

SQUATRIGLIA. – Rase-toi sans t’occuper de moi. Je suis en train de regarder un petit compte. (*Il secoue la tête, en regardant son papier.*) Sapristi, si je ne m’en vais pas vite... (*Il regarde sa montre, se lève.*) Cécé, il faut que je m’en aille tout de suite, tu sais. Je suis venu te saluer et te remercier. Je m’en vais à onze heures.

CÉCÉ, *qui a fini de se raser et commence à s’habiller, vivement.* – Tu t’en vas si vite ? Tu as tout débrouillé maintenant ?

SQUATRIGLIA. – Oui, grâce à toi.

CÉCÉ. – À moi ? que veux-tu dire ?

SQUATRIGLIA. – Ah ! oui sans toi tu imagines que j’aurais trouvé si vite le chemin de son Excellence ?

CÉCÉ. – C’est moi qui t’ai fait trouver le chemin ?

SQUATRIGLIA. – Et comment ! Tu l’as déjà oublié ?

CÉCÉ. – De quelle Excellence parles-tu ?

SQUATRIGLIA. – Avec quelle Excellence veux-tu qu’ait à parler un pauvre entrepreneur de travaux publics comme moi ? Farceur, va ! Tu fais semblant de confondre parce que tu les connais toutes.

CÉCÉ. – Moi. Moi, je les connais toutes ?

SQUATRIGLIA. – Tu n’es pas fâché ?

CÉCÉ. – Mais non, je ne suis pas fâché... mais je te jure que moi je ne connais personne, per-son-ne, tu comprends. Prends garde, j’y pensais tout en me rasant : que c’est une drôle de destinée que la mienne ! Cécé... Cécé... Cécé... tout le monde m’appelle Cécé. Cent mille m’appellent Cécé à

Milan, à Turin, à Venise, à Gênes, à Bologne, à Florence, à Rome, à Naples, à Palerme... tout le monde.

SQUATRIGLIA. – Pardi... connu universellement.

CÉCÉ. – Mais connu de tous, dis-moi un peu, qui puis-je véritablement connaître, moi ? Tu ris. Ah ! Et pourtant, mon cher, si j'y pense, je deviens fou. N'est-ce pas une torture de se savoir éparpillé à cent mille exemplaires ? Connu de cent mille individus qui te connaissent et que tu ne connais pas ? qui savent tout de toi et dont tu ne connais même pas le nom, à qui il te faut sourire, taper sur l'épaule, dire : mon cher, très cher ami, en demeurant toujours entre deux airs, sans trop le paraître, en faisant semblant de se souvenir, de s'intéresser...

Et en toi-même tu te demandes : mais qui peut-il bien être ? Comment me connaît-il ? qui suis-je pour lui ? Car enfin, tu voudras bien m'accorder que nous ne sommes pas toujours pareils. Selon les humeurs, les moments, les relations, nous sommes tantôt d'une manière, tantôt de l'autre, joyeux avec l'un, tristes avec l'autre, graves avec celui-ci, facétieux avec celui-là. Ils s'approchent... ils m'appellent Cécé : va donc te rappeler ce que tu représentes pour l'un ou pour l'autre, s'il te connaît comme ci ou comme ça ? Tu en vois qui te regardent bouche bée... Je ne peux pas leur crier... pardon, minute, vous faites erreur, je ne dois pas être celui que vous croyez, je crois être un autre. Quel autre ? Comment puis-je le savoir si je vis éparpillé en cent mille. De quoi devenir fou, je t'assure. Il peut même m'arriver, sapristi, de parler avec une femme qui elle aussi m'appelle Cécé et cinq minutes après je peux fort bien me mettre à parler d'elle avec son mari et de certaines choses... tu comprends ? Ah, tu ris ? Ça te fait rire, toi ?

SQUATRIGLIA. – Je ris... parce que... sérieusement est-ce que tu sais qui je suis ?

CÉCÉ. – Toi ? Il n'est pas question de toi. Qu'est-ce que tu racontes ? Toi, je te connais, je te connais très bien. Non ? Tu dis que non ? Mais si, voyons, je te connais !... Seulement... voyons... puisque tu m'y fais penser... je ne sais plus si...

SQUATRIGLIA, *riant à gorge déployée*. – Tu vois si j'avais raison.

CÉCÉ, *fort agacé*. – Raison de quoi ? Je te connais. Tu as un frère, oui ou non ?

SQUATRIGLIA. – Philippe... oui.

CÉCÉ. – Philippe, c'est ça ! qui est le commandeur de vous deux ? C'est toi le commandeur ?

SQUATRIGLIA. – Oui, c'est moi.

CÉCÉ. – Est-ce que je ne t'ai pas appelé commandeur. Tu vois que je me souviens. Oui, Philippe... Philippe... lui c'est l'œil qu'il a et toi là... Non c'est lui qui a perdu une main et toi un œil ! Une mine qui a explosé ! Mais on te l'a bien muré, replâtré... C'est magnifique, tu sais, tout lisse, tout net. Comme si de rien n'était. Tu peux être content, je me souviens très bien. Je t'ai connu à... attends ! Tu n'avais pas l'entreprise d'un port... ou de quelque chose de semblable...

SQUATRIGLIA. – Mais oui ! À Palerme, c'était au moment où l'on a réparé le débarcadère.

CÉCÉ. – Oui, c'est ça, voilà. À Palerme ! Le débarcadère ! Tu vois bien... Et alors tu me dis que je t'ai rendu un service...

Tiens. J'en suis heureux. Auprès du ministre des Travaux publics, tu dis ?

SQUATRIGLIA. – Oui, d'abord auprès du sous-secrétaire et ensuite du ministre.

CÉCÉ. – Ah ! d'abord auprès du sous-secrétaire ? Mais, dis-moi, une de tes journées, ça doit valoir quelque chose, non ? au moins un petit billet de mille ? Peut-être plus ?

SQUATRIGLIA. – Tu comprends, si on s'éloigne dans une entreprise comme la mienne où l'on est entouré de voleurs...

CÉCÉ. – Enfin, je t'aurai fait économiser un peu d'argent tout de même.

SQUATRIGLIA. – Mais certainement, mon ami, depuis des jours on me renvoyait d'Hérode à Pilate, je ne sais maintenant comment te remercier.

CÉCÉ. – Tu es vraiment attristé, pauvre ami, tu vas t'en repartir avec le chagrin de n'avoir pas su me remercier.

SQUATRIGLIA. – Mais franchement, oui..., Cécé, et si je pouvais... sans façons.

Il porte la main à sa poche-portefeuille.

CÉCÉ, *tranchant le geste*. – Oh ! par exemple, commandeur, pour qui me prends-tu ?

SQUATRIGLIA. – Excuse-moi, je te prie... Nous sommes amis... entre nous, je te connais assez dissipé et toujours au milieu de mille embarras...

CÉCÉ, *réfléchissant*. – Attends... C'est vrai... Mais pas de cette manière. Le geste que tu viens de faire, commandeur, n'est vraiment pas bien.

SQUATRIGLIA. – Entre amis... je croyais que...

CÉCÉ. – Mes amis, je les soigne, bien sûr. Mais si je leur demande parfois un sacrifice, ce n'est jamais un sacrifice de cet ordre. Voyons. Mais tu ne m'as pas blessé, non ! Je suis en train de penser au moyen de t'enlever ce chagrin que tu m'as exprimé, et, voilà, je voudrais te faire en échange un grand plaisir. Un de ces plaisirs comme je n'ai pu, moi, jamais en goûter, mais qui, je l'imagine, doit être supérieur : celui de dire tout le mal possible et imaginable d'un ami, derrière son dos, bien entendu... Non ? Qu'en penses-tu ? Voudrais-tu essayer ?

SQUATRIGLIA. – Cécé, je n'ai pas le temps. Je dois partir à onze heures. Et ma valise n'est pas faite.

CÉCÉ. – Tu ne vas pas partir tout de suite ?

SQUATRIGLIA. – Cécé, si je ne pars pas, ils m'étrangleront là-bas. Je vais te montrer...

CÉCÉ. – Mais voyons, tu es venu pour me remercier.

SQUATRIGLIA. – Oui.

CÉCÉ. – Et tu as dit que tu ne savais comment ? Maintenant que je te l'indique comment, tu veux t'en aller ?

SQUATRIGLIA. – Pourvu que ça aille vite, je veux bien.

CÉCÉ. – Ça ira très vite ! Tu dois partir pour Livourne ? Bien. Au lieu de prendre le train de onze heures, tu prendras celui de quinze heures.

SQUATRIGLIA. – Impossible.

CÉCÉ. – Tu vas fort, par exemple. Tu viens me dire que je t'ai fait gagner je ne sais combien de jours et tu ne veux pas

perdre quelques heures pour moi ? Un service en vaut un autre. Plus je te regarde et plus je suis convaincu que tu es l'homme qu'il me faut. Oui, tout y est... l'âge, la taille... l'allure... et puis... vraiment, tu es l'indulgence personnifiée...

SQUATRIGLIA. – Pardi ! Un œil toujours fermé...

CÉCÉ, *l'embrassant*. – Mon cher, tu es plein d'esprit. C'est pour cela que je t'aime. Alors, écoute : tu es un ami de papa.

SQUATRIGLIA. – Quel papa ?

CÉCÉ. – De mon papa.

SQUATRIGLIA. – Puisque tu n'en as plus de papa.

CÉCÉ. – Tu vois, en ce moment, tu es idiot. Il faut que tu sois un ami de mon père. Mon père est dans le commerce. Moi, je suis son associé, mais nous sommes ruinés. Et nous sommes ruinés par ma faute. Parce que je, moi, je suis... voyons, qu'est-ce que tu aimerais mieux dire que je suis ? une canaille ou un voyou ?

SQUATRIGLIA. – Une canaille.

CÉCÉ. – Vas-y. Une canaille. Mais voyou aussi, si tu veux. Ça sonne bien dans ta bouche. Tu peux dire l'un et l'autre et aussi...

SQUATRIGLIA. – Coureur.

CÉCÉ. – Non, ça, ce n'est rien. Quelque chose de plus grave... faussaire, par exemple.

SQUATRIGLIA. – Mais non...

CÉCÉ. – Non, sans façons. Si faussaire te plaît, tu peux dire faussaire. Enfin tu peux dire contre moi les choses les

plus accablantes, les plus atroces, toutes les infamies qui te passeront par l'esprit. Et ce sera à toi de fixer pour ce plaisir la plus petite somme possible.

SQUATRIGLIA. – Mais pourquoi ? pourquoi ? Tu plaisantes ou tu parles sérieusement ?

CÉCÉ. – Attends... une minute... C'est vrai, je ne t'ai pas encore expliqué ! (*Il regarde sa montre.*) C'est que je suis pressé, moi aussi. Saprستي... presque dix heures, elle va arriver... Voici en deux mots de quoi il s'agit. Il y a une quinzaine de jours, je me trouvais comme par hasard au milieu d'une foule « d'amis ». Cécé par-ci, Cécé par-là, au café du Pincio à la terrasse. En auto passe devant nous une de ces filles d'Ève, mon cher, à se mettre à genoux, une splendeur ! « Eh ! Cécé ! me disent les camarades, ce morceau-là n'est pas pour toi ! – N'est pas pour moi ? Mais tu imagines qu'il puisse en exister une qui ne soit pas pour moi ? » Ah ! malheur ! Ils me crient tous : « Eh bien, parions ! » Si dans ces trois jours – je dis – ici, à cette même heure, je ne vous ai pas donné à tous la preuve indiscutable d'être arrivé à mes fins, je vous offre à dîner à tous, sinon, c'est vous qui m'invitez !

Comme tu l'imagines facilement, trois jours après, à la même heure, je passais en automobile avec la femme à mes côtés et je saluais gracieusement tous les chers amis qui attendaient à la terrasse du Pincio. Est-ce que tu as compris ?

SQUATRIGLIA. – Mon Dieu, oui !...

CÉCÉ. – Mais non, tu n'as rien compris. Pour arriver à mes fins, mon cher, je connais tous les trucs... ce fut relativement facile... Mais une fois arrivé ! eh bien, il y a des escaliers plus difficiles à descendre qu'à monter... Celui qui monte, bien chargé... en redescend allégé, mais celui qui ne monte pas

chargé... mon ami... J'ai passé un sale moment. Enfin pour en sortir j'ai commis une sottise dont je m'étais jusqu'ici toujours bien gardé. Je suis arrivé à lui faire accepter, faute d'autre chose, trois petits chèques de deux mille lires chacun.

SQUATRIGLIA. – Ah ! bien.

CÉCÉ. – Tu trouves que ce n'est rien ? Eh non, mon cher, de ces pigeons-là en voyage, je n'en veux pas, j'en ai une terreur sacrée. Depuis quatre nuits je n'en dors pas. Il faut absolument que j'aie aujourd'hui même ces trois chèques. J'ai écrit hier à Nada de me les rapporter. *(On entend l'appel du téléphone.)* La voilà ! Donc, c'est entendu !

SQUATRIGLIA. – Qu'est-ce qui est entendu ? Je dois lui donner six mille francs ?

CÉCÉ. – Non. Pas six mille, tu veux rire. *(Il s'approche du téléphone.)* Viens... tiens, réponds-lui.

SQUATRIGLIA. – Moi ? Mais à qui ?

CÉCÉ. – À Nada, pardi ! C'est elle.

Il le traîne devant l'appareil.

SQUATRIGLIA. – Tu es fou ? Moi ?

CÉCÉ. – Tu verras, ce n'est pas un ogre ! Enfin nous nous sommes entendus ! Mais pas six mille...

SQUATRIGLIA. – Mais alors, nous nous sommes entendus sur quoi ?

CÉCÉ. – Eh bien, que tu me couvriras de toutes les abominations, que tu me traiteras de canaille, de voyou, que tu diras que mon père est au bord de la faillite... que les chèques qu'elle a entre les mains ne valent rien. Tu te les feras rendre

et en échange tu lui donneras... quatre... cinq cents liras... pas plus. Elle ne vaut pas plus. (*Nouvel appel du téléphone.*) Viens..., viens, prends... (*Il lui passe le récepteur.*) Voyons, réponds, allons, vite !

SQUATRIGLIA. – Absolument pas. Ce ne sont pas des rôles pour moi... Moi... avec une femme...

CÉCÉ. – Quelle femme... Réponds : Allô ! – Au revoir, hein, je me sauve !

Il s'en va par la porte de sortie.

SQUATRIGLIA, *au téléphone.* – Allô ! Bien. Faites monter. (*Il raccroche le récepteur en soufflant, il lève les bras, tire son mouchoir, s'essuie le front et attend péniblement en grognant.*) Pardi ! il est fou ! me voilà pris au piège. Et qu'est-ce que je dois faire, dire, quelle histoire, mon Dieu ! (*On entend frapper à la porte.*) Entrez !

La porte s'ouvre, le valet de chambre introduit Nada et se retire en refermant la porte. Squatriglia, très embarrassé, s'incline gauchement.

NADA, *embarrassée aussi à la vue de cet étranger.* – Monsieur Vivoli ?

SQUATRIGLIA. – Monsieur Vivoli, mademoiselle, monsieur Vivoli n'est pas là...

NADA. – Mais qui donc a répondu au téléphone ?

SQUATRIGLIA. – Au téléphone, c'est moi qui ai répondu... pardon, vous êtes bien mademoiselle Nada, n'est-ce pas ?

NADA. – Oui, Nada. Mais vous, comment êtes-vous ici pour m'inviter à monter.

SQUATRIGLIA. – Moi... Non, c'est-à-dire oui, voilà... je vais vous expliquer, mademoiselle, il y a une histoire...

NADA. – Je ne veux rien savoir. Pardon, ici, c'est toujours la chambre de monsieur Vivoli ?

SQUATRIGLIA. – Oui, de monsieur Vivoli. Donnez-moi le temps de m'expliquer. J'ai entendu au téléphone une voix de femme : j'ai cru que c'était la mère.

NADA *éclate de rire devant l'embarras comique de Squatriglia*. – La mère ? Quelle mère ? Votre mère ?

SQUATRIGLIA. – Mais non, voyons !

NADA. – Ça m'étonnait aussi que vous ayez confondu ma voix avec celle de votre mère.

SQUATRIGLIA. – Laissez ma mère, je vous prie, elle n'a que faire ici, grâce à Dieu ! Elle est depuis longtemps au paradis. Excusez si je me suis un peu fâché. Je parlais de sa mère à lui.

NADA. – À Cécé ? Ici ?

SQUATRIGLIA. – Oui, à Cécé. Je vais vous expliquer.

NADA. – Mais, monsieur Vivoli ?

SQUATRIGLIA. – Je vous explique. Je suis un ami...

NADA. – De Cécé ?

SQUATRIGLIA. – Non, c'est-à-dire... oui, de Cécé aussi, mais surtout de son père, que Dieu le garde... bien qu'il ne soit pas mort. Oui, il n'est que trop vivant malheureusement, je dis malheureusement parce qu'il ne vit que pour souffrir, si vous saviez, mademoiselle, rien que des peines pour lui !

NADA. – Je regrette... mais moi...

SQUATRIGLIA. – Je vous explique...

NADA. – Mais je ne veux rien savoir, je vous le répète. C'est sans doute des histoires de famille. Ça ne m'intéresse pas. Si monsieur Vivoli n'est pas à l'hôtel...

SQUATRIGLIA. – Pardon, mademoiselle, cela vous intéresse au contraire.

NADA. – Moi ?

SQUATRIGLIA. – Oui, vous. Oh, pas par votre faute, nous en étions tellement sûrs que nous nous étions proposé, sa mère et moi, d'aller chez vous.

NADA. – Chez moi ? La mère...

SQUATRIGLIA. – Oui, de Cécé.

NADA. – Elle serait venue chez moi ?

SQUATRIGLIA. – Oui, pour nous remettre entre vos mains, mademoiselle.

NADA. – Mais quelle est cette plaisanterie ? Je connais monsieur Vivoli depuis une vingtaine de jours seulement. Je suis venue ici parce que lui-même...

SQUATRIGLIA. – Par pitié, ne continuez pas ! Nous en sommes tout à fait convaincus, je vous le répète... et c'est bien pour cela que nous voulions aller chez vous.

NADA. – Vous parlez sérieusement ? Sa mère et vous chez moi ?

SQUATRIGLIA. – Mais oui, je vous le dis, mademoiselle, parce que nous savons que vous avez été par lui indignement

traitée... je voudrais l'accabler davantage, aidez-moi ; oui, trompée sans scrupule par cette canaille, ce voyou, ce cagliostro... non, laissez-moi dire la vérité, par ce tripoteur, ce faussaire, ce coureur, ce faussaire, ce voleur, cet...

NADA. – Et c'est votre ami ?

SQUATRIGLIA. – Oui, mademoiselle, je suis un ami de sa famille, de son père qui est la crème des hommes et le plus honnête homme que Dieu ait mis sur terre ! Mademoiselle, nous avons su de son propre aveu...

NADA. – L'aveu de Cécé ?

SQUATRIGLIA. – Précisément, mademoiselle, de Cécé.

NADA. – Mais quoi donc ?

SQUATRIGLIA. – Que dans un moment critique comme celui-ci le moindre geste... le moindre souffle peut déterminer la plus épouvantable catastrophe.

NADA, *presque pour elle-même*. – Oh ! par pitié...

SQUATRIGLIA, *déconcerté*. – Que dites-vous ?...

NADA. – Je dis : par pitié... vous avez une façon de parler... si vous vous voyiez...

SQUATRIGLIA. – Je parle mal ? Je m'agite trop, n'est-ce pas ?

NADA. – C'est ça, oui. Vous vous agitez trop et... Mon Dieu... (*Elle se cache le visage.*) Je ne peux pas vous voir si agité. Parlez plus calmement.

SQUATRIGLIA. – J'essayerai. Excusez-moi. Je suis dans mon rôle d'ami. C'est l'heure, comme je vous le disais, de la

faillite, non seulement d'une maison mais de l'honneur d'un pauvre vieillard assassiné par la conduite infâme et la scélératesse d'un fils...

NADA. – Je vous en prie, calmez-vous. Il me semble que...

SQUATRIGLIA. – Quoi donc ?

NADA. – Vous ne me voyez pas...

SQUATRIGLIA. – Voilà, je me calme, mademoiselle. Dans un moment aussi délicat, je vous disais que ce garçon s'expose à signer... à faire circuler... au fait, je veux dire... vous le savez bien... C'est vrai qu'il vous en a donné trois. Chacun de deux mille, n'est-ce pas ?

NADA, *un silence*. – Mais c'est un scandale ?

SQUATRIGLIA. – Oui, un scandale ! vous l'avez dit. J'en suis écoeuré et Dieu seul pourrait dire ce que je suis en train de souffrir en vous parlant de toutes ces inquiétudes... au bord de la faillite !

NADA, *le toisant*. – Assez, je vous prie. Vous êtes grotesque.

SQUATRIGLIA, *étonné*. – Grotesque ? Je m'en doute. Et, voyez, je sue à grosses gouttes, mademoiselle...

NADA. – Je crois bien ! Pour jouer un rôle pareil ! Remettez-vous, je vous prie. Essuyez-vous, monsieur, je m'en vais.

SQUATRIGLIA. – Non, par pitié, ne partez pas ! Écoutez-moi, je vous en conjure, mademoiselle. Je ne peux pas vous laisser partir.

NADA. – Mais que voulez-vous de moi ? Pareille aventure ne m'est jamais arrivée !

SQUATRIGLIA. – Je m'en doute. Et croyez que je comprends et que j'approuve votre indignation. Mais ne partez pas, écoutez-moi. Je voudrais qu'elle fût déjà là... Je me demande où elle a bien pu aller... la brave femme... je dis sa mère, mademoiselle.

NADA. – Encore la mère !

SQUATRIGLIA. – Pour vous prier avec moi...

NADA. – Mais vraiment, vous n'avez pas honte ?

SQUATRIGLIA. – Oui, mademoiselle, j'ai un peu honte ! Il faut que je vous expose la situation : ces trois chèques...

NADA. – Encore ?

SQUATRIGLIA. – Nous n'en avons pas encore parlé.

NADA. – Mais vous ne comprenez donc pas que si j'étais prête en venant ici à les lui jeter au visage, maintenant qu'il m'a fait l'affront de m'en faire parler par un tiers, moi je les garde là (*elle tape sur son sac*) et je fais un esclandre.

SQUATRIGLIA. – Mais non..., mais non. Oh ! croyez bien, mademoiselle, que si vous aviez en main une arme quelconque qui pourrait le frapper, lui seul, et le détruire, lui seul, l'anéantir, lui, son père et même sa mère, nous vous crierions, oui, frappez, détruisez, anéantissez ce misérable, cet avorton, ce rebut de l'humanité. Mais vous n'avez aucune arme contre lui, vous n'avez que trois bouts de papier sans aucune valeur.

NADA. – Ils sont signés de lui.

SQUATRIGLIA. – Et que voulez-vous que vaille sa signature ? Zéro. Quel scandale voulez-vous faire ? Il a toujours vécu au milieu des scandales, ça ne le gêne pas.

NADA. – Cécé ?

SQUATRIGLIA. – Mais oui, Cécé.

NADA. – Mais puisqu'il est de la meilleure société ? qu'il y vit ?

SQUATRIGLIA. – Il en est le bouffon, mademoiselle, il se glisse et se faufile partout. Il rend à chacun les plus louches services.

NADA. – Cécé ?

SQUATRIGLIA. – Mais oui, Cécé. Je suis bien sûr que vous ne savez pas, mademoiselle, de quoi cet homme peut être capable. Mais je vous dis qu'il a traîné dans la boue son père, sa mère, l'honneur de sa famille et l'arme que vous avez dans votre petit sac se retournerait contre ces deux pauvres vieux déjà à terre, tous deux punis, méprisés par tous... Et pourtant, si je savais que cette arme puisse vous procurer quelque avantage matériel, je vous dirais, frappez sans égard aux deux pauvres vieux. Mais non ! Ce serait une barbarie inutile. Le peu qui reste à la famille est compromis déjà depuis longtemps par des hypothèques presque toutes à découvert. Oui, à découvert, mademoiselle. On a, grâce à moi, essayé de conclure un accord entre les créanciers, mais un accord si dénué de confiance qu'un souffle peut le jeter bas comme un château de cartes. Il suffirait de la moindre protestation pour un nouveau chèque mis en circulation : l'écroulement serait inévitable. Un pauvre vieux, une pauvre vieille mère en seraient écrasés... et non pas lui. Oh, lui ! S'il ne s'agissait que de lui ! que lui importe à lui l'honneur de son vieux père, car il

continue à signer des chèques. Voyez, mademoiselle, moi je suis l'ami du frère de ce pauvre vieux et pour ces morceaux de papier que vous avez en main et qui ne représentent rien, qui sont une arme inutile contre lui, mais qui peut, hélas, frapper ceux qui ne sont nullement coupables, de ces trois morceaux de papier dont vous ne pourriez tirer aucun avantage, ni matériel, ni moral..., je serais prêt, mademoiselle...

Il porte une main à la poche intérieure de son veston, l'ouvre en tremblant et en tire un paquet de billets de banque.

NADA, à ce geste, avec mépris. – C'est un marché ?

SQUATRIGLIA. – Mais non, ce n'est pas un marché. Je m'en remets à vous, mademoiselle, à votre générosité.

NADA. – De la générosité... pour une pareille impudence ? Vous voulez que je sois généreuse ?

SQUATRIGLIA. – Pas pour lui !

NADA. – Et que m'importent les autres ?

SQUATRIGLIA. – Mais pour cela justement, voyez, je me permets de vous offrir...

NADA. – Un peu d'argent pour ma générosité ! Combien ? Un millier de lires ?

SQUATRIGLIA. – Non... je m'en rapporte...

NADA. – Cher monsieur, vous vous trompez. Vous croyez avoir à bon compte un sentiment, comme la générosité, d'une femme comme moi.

SQUATRIGLIA. – Mais au contraire, j'ai entendu dire...

NADA. – Que nous sommes généreuses ? Mais pas de cette manière. Pas pour ça. Par amour, oui, peut-être. Mais non pas pour quelqu'un qui envoie un tiers nous prévenir au nom de ses parents, qui mélange à ses mic-macs sa mère, son père et l'honneur de sa famille. Voilà qui est odieux. Que voulez-vous que m'importe toute l'histoire que vous m'avez racontée ? Je n'éprouve en ce moment que du dégoût et une telle rage que, si au lieu de vous avoir devant moi, je tenais ce malotru...

SQUATRIGLIA, *avec tout de suite une sincère et comique expression.* – Vous le tueriez ? Moi aussi, je le tuerais ! Mademoiselle !

NADA. – Vous me faites rire.

Elle éclate de rire.

SQUATRIGLIA. – Oui, riez, riez de moi tant que vous voudrez, je ne vous en veux pas. Croyez que je suis humilié d'avoir à...

NADA. – Mais il me semble que vous avez eu beaucoup de courage pour tenter cela.

SQUATRIGLIA. – Forcément, je me suis trouvé dans ce grabouillis, aidez-moi à en sortir, mademoiselle, je vous prie... j'ai si peu l'habitude.

NADA. – Je vois ça, vous voulez les chèques ?

SQUATRIGLIA. – Si vous voulez bien.

NADA. – Vous dites qu'ils ne valent rien ?

SQUATRIGLIA. – Rien : je peux vraiment vous le jurer, mademoiselle.

NADA. – Il fallait le dire tout de suite.

SQUATRIGLIA. – Je vous l'ai dit, mademoiselle.

NADA. – Il ne fallait rien dire à côté, cela suffisait. Et vous pouviez ajouter qu'en les protestant je ferais rire à mes dépens mes amis à qui j'apprendrais en même temps que j'ai eu la naïveté de lui accorder ma confiance. Voilà ce qu'il fallait me dire au lieu de faire appel à ma générosité. Moi, je ne peux pas être généreuse et je dois me venger. Soyez sûr que je trouverai une vengeance et elle sera féroce. Cet affront qu'il m'a fait, cette nausée qu'il m'a donnée, il payera tout ça, je vous le certifie.

Brusquement, elle ouvre son sac, en tire les chèques et les lui donne.

SQUATRIGLIA. – Merci...

NADA. – Ne me remerciez pas.

SQUATRIGLIA. – Non, mais permettez-moi, accordez-moi...

Timide, les doigts tremblants, il tire du paquet quelques billets de banque et les pose sur la table, sous l'encrier.

NADA. – Non, je ne veux pas, je ne veux pas.

SQUATRIGLIA. – Laissez-moi faire, s'il vous plaît, je ne sais si j'ai raison ou tort...

NADA. – Je ne veux pas, je vous dis. Reprenez votre argent.

SQUATRIGLIA. – Mais, je vous en prie, mademoiselle, acceptez pour moi, laissez-moi faire au moins le peu que je puis faire.

NADA. – Combien avez-vous mis sur la table ?

SQUATRIGLIA. – Mille cinq cents lires, mademoiselle.

NADA. – Mille cinq cents ?

SQUATRIGLIA. – Oui, vous trouvez que c'est peu ?

NADA, *contrariée, tire de son sac une enveloppe ouverte et la lui tend.* – Voyez cette facture...

SQUATRIGLIA, *embarrassé, tire de l'enveloppe une note de modiste et lit.* – « Chapeau à calotte plate avec grand paradis blanc naturel. Lires : Mille six cent cinquante. »

Il la regarde. Nada du doigt lui désigne le chapeau qu'elle porte. Il comprend et s'empresse de dire.

SQUATRIGLIA. – Ah, oui. Tout de suite, bien volontiers. (*Il tire de la liasse de billets encore un billet de cent et un de cinquante lires et les ajoute aux autres, sous l'encrier.*) Voilà. Excusez-moi... Merci, mademoiselle, de tout cœur, pour moi aussi...

NADA. – Ça suffit, je vous prie.

SQUATRIGLIA. – Vous avez raison, je me sauve pour annoncer votre geste généreux... Non, non, je n'ajoute rien. (*Il lui tend la main.*) Vous permettez ? (*Il la lui serre, s'incline.*) Mes hommages.

Il sort par la porte du fond. Nada reste seule, fait des gestes de dégoût et de rage et se promène furieuse par la chambre.

NADA. – Ah ! il me payera ça, quel lâche, quel lâche ! (*Elle s'arrête devant le bureau, prend les billets de banque, les compte avec colère et mépris, les fourre dans son sac à main et demeure à réfléchir en se mordant un doigt, les yeux étincelants, pleins de menaces. À la fin, elle se secoue, s'avance devant le bureau, prend une feuille de papier, une enveloppe.*) Attends !

Elle se met à écrire.

Silence. Pendant que Nada le dos tourné à la porte écrit, la porte s'ouvre silencieusement et Cécé apparaît son chapeau sur la tête un peu de travers ; il referme la porte sans bruit, puis s'approche de Nada et l'embrasse.

CÉCÉ. – Ma belle petite Nada !

NADA. – Ah ! c'est toi... Comment oses-tu te présenter devant moi ?

CÉCÉ. – Qu'est-ce qui t'arrive ?

NADA. – Tu as le toupet...

CÉCÉ. – Je te demande pardon de t'avoir fait attendre si longtemps. Je ne pensais pas arriver si tard, mais enfin, je suis là.

Il montre un visage souriant.

NADA. – Prends toujours ça !

Elle lui donne un soufflet sonore.

CÉCÉ. – Oh, là là ! un peu trop fort... tu m'as fait mal. Mais pourquoi ?

NADA. – Pourquoi ? Tu as le courage de me demander pourquoi ?

CÉCÉ. – Je t’ai demandé pardon... après tout, tu n’as pas attendu plus d’une demi-heure.

NADA. – Ah ! pour ça ?

CÉCÉ. – Mais quoi d’autre ? Qu’y a-t-il ?

NADA. – Tu étais chez ta mère ?

CÉCÉ. – Chez ma mère ?

NADA. – Oui, chez ta mère, qui devait venir me prier et me conjurer d’avoir pitié.

CÉCÉ. – Ma mère ? que dis-tu là ! Tu es folle ?

NADA. – Ah, je suis folle, forban !

CÉCÉ. – Mais quelle mère ? que vient faire ici ma mère ?

NADA. – Forban ! Je le sais bien qu’elle n’a rien à faire dans tout ça, ta mère. Tu crois donc que j’y ai cru.

CÉCÉ. – Mais cru à quoi ? Tu es subitement devenue folle, qu’est-ce qui t’arrive ?

NADA. – La faillite, la ruine, le déshonneur ! Tout sens dessus dessous à cause de tes méfaits ! un pauvre père dont tu as souillé les vénérables cheveux blancs... une pauvre mère... forban et imbécile ! Tu n’as pas honte ?

CÉCÉ, *froid, avec gravité*. – Mais tu divagues. Je te prie d’expliquer. Je ne comprends rien.

NADA. – Ah ! non, vraiment, tu ne comprends rien !

CÉCÉ. – Que veux-tu que je comprenne ? Je te vois furieuse... je croyais que c’était à cause de mon retard... Mais maintenant...

NADA, *s'approchant de lui, les mains en avant, nerveuse.* – Mais est-ce croyable une tête pareille, qu'une bombe ne ferait pas bouger ? Mais comment, cet homme à l'œil bouché ?

CÉCÉ. – L'œil bouché ?

NADA. – Que j'ai trouvé ici, à ta place ?

CÉCÉ. – Un homme à l'œil bouché ?

NADA. – Un ami de ton père.

CÉCÉ. – Mais qu'est-ce que tu racontes ? Tu es vraiment folle ! Tu as rêvé. Je n'ai pas de père, pas de mère ; qu'est-ce que tu racontes ?

NADA. – Comment ? Tu veux sérieusement me rendre folle... Prends garde, si c'est une plaisanterie.

CÉCÉ. – Quelle plaisanterie ? Je te dis que je n'y comprends rien. Explique-toi. Qui as-tu trouvé ici à ma place ? Un homme avec un œil bouché ? Comment ?

NADA. – Bouché... muré et comme ça.

Elle se bouche un œil avec la main.

CÉCÉ. – Tu l'as trouvé ici ? et comment ?

NADA. – Est-ce que je sais, moi ! Il était là. J'ai téléphoné, on m'a invité à monter. Je croyais te trouver, c'est lui que j'ai trouvé.

CÉCÉ. – Et qui est-ce qui l'avait fait monter ?

NADA. – Tu me le demandes ?

CÉCÉ, *feignant l'inquiétude, puis l'angoisse, puis la consternation*. – Avec un œil bouché ? Ah ! Dieu ! ici ? Parle vite, qu'est-ce qu'il t'a dit ?

NADA. – Qu'il attendait ta mère pour venir chez moi avec elle me prier...

CÉCÉ. – Ma mère ? Et tu y as cru ?

NADA. – Je te dis que non !

CÉCÉ. – Te prier de quoi faire ?

NADA. – De rendre les trois chèques.

CÉCÉ, *avec une angoisse agressive*. – Et toi ?

NADA, *égarée*. – Comment, moi ?

CÉCÉ. – Tu les lui as rendus ?

NADA. – Il s'est mis à me parler de la ruine de ta maison.

CÉCÉ. – Ah, la canaille ! Et puis ?

NADA. – Que ton père était au bord de la faillite...

CÉCÉ. – Mon père ? Ah, le filou !

NADA. – Qu'il suffirait d'un rien, d'un souffle pour que s'écroule tout l'échafaudage d'accords et de prudence que sa diplomatie venait d'établir entre les créanciers...

CÉCÉ. – Lui ? Assassin, voleur !

NADA. – Avec une telle fureur qu'il me semblait, Dieu, quelle horreur ! que l'autre œil devait gicler de sa figure et tomber sur moi.

CÉCÉ. – Mais réponds-moi, tu lui as donné les chèques ?

NADA. – Il m’a tellement dit et démontré qu’ils ne valaient rien.

CÉCÉ. – Et tu les lui as donnés, malheureuse ! Tu m’as ruiné... ruiné... ruiné !

NADA. – Moi ? Ah ! ça alors, c’est le comble !

CÉCÉ. – Ruiné ! Tu sais qui est cet homme ? C’est le plus féroce usurier qui existe au monde, une sangsue, un vampire !

NADA. – Celui-là ?

CÉCÉ. – Oui, celui-là. Comment diable as-tu pu le croire ?

NADA. – Je ne l’ai pas cru...

CÉCÉ. – Et pourtant ?

NADA. – Mais j’ai cru que tu l’avais envoyé.

CÉCÉ. – Moi ?

NADA. – Pour ravoir tes chèques.

CÉCÉ. – Moi ? Mais puisque je t’avais écrit de me les rapporter ici. Je voulais te les échanger, les retirer de la circulation, te donner de l’argent... Comment as-tu osé les lui donner ? C’est un assassinat. Il m’a ruiné !

NADA. – Est-ce que je sais, moi ? Comment savoir qui il était ?

CÉCÉ. – Celui-là ?

NADA. – Tout embarrassé... il suppliait... il suait...

CÉCÉ. – C’est qu’il sait admirablement faire l’idiot, pardi ! Il n’y a pas de rôle qu’il ne sache tenir ! Usurier, entremetteur, tyran, esclave, âne, porc, serpent, hyène, tigre et lapin. Et tu

l'as cru et tu es tombée dans le piège qu'il t'a tendu. Mais, maintenant, c'est à moi qu'il va sucer la moelle des os. Il n'avait jamais pu avoir en mains un morceau de papier pour se venger. Depuis des années il me guettait, à l'affût de tout. Parce que je lui ai arraché ses griffes plus d'une fois, tu comprends, et je l'ai bafoué publiquement. Mais comment a-t-il eu vent des chèques ? Comment a-t-il pu savoir que tu devais venir ici me les rendre ? Dis-moi la vérité. Tu en as parlé à quelqu'un ?

NADA. – Il m'a dit qu'il l'avait appris de toi-même.

CÉCÉ. – De moi-même ? Ça te paraît possible ? Tu as dû en parler avec quelque amie ?

NADA. – Non... vraiment... peut-être ai-je fait une allusion...

CÉCÉ. – Avec qui ?

NADA. – Je ne me souviens pas. Avec un de tes amis...

CÉCÉ. – Que veux-tu ! Il y a des espions partout. Et peut-être... mais pardi, c'est lui qui m'a envoyé ce matin cet emmerdeur qui m'a retenu si longtemps et m'a fait venir ici avec une demi-heure de retard... il lui fallait bien ce temps-là pour venir ici, te surprendre ! C'est un assassinat. Et qu'est-ce que je dois faire... trois chèques... cent pour cent... il fera payer du cent pour cent sur ces six mille si toutefois... Mais comment, tu les lui as donnés comme ça, pour rien ? Trois chèques signés de moi ?

NADA. – Non... il m'a donné quelques centaines de lires...

CÉCÉ. – Ah ! quelques centaines ? Combien ?

NADA. – Mille... mille six cents... mille six cent cinquante...

CÉCÉ. – L'usurier ! Mille six cent cinquante contre six mille sur lesquels il va me demander cent pour cent.

NADA. – Il voulait m'en donner un peu moins.

CÉCÉ. – Ah ! oui, il a même marchandé ?

NADA. – Non. À dire le vrai, dès que je lui ai montré la note de la modiste...

CÉCÉ. – Pour quel chapeau ? Celui que tu portes ? Mais il me semblait que je te l'avais offert.

NADA. – Ça ne fait rien. On a toujours la note.

CÉCÉ. – Je comprends. Mille six cent cinquante ? C'est-à-dire que ce chapeau c'est moi qui le payerai deux fois. Il les ajoutera aux intérêts.

NADA. – Non, non, écoute au moins ces...

CÉCÉ, *éclatant*. – Mais voyons, tu plaisantes.

NADA. – Je t'en prie !

CÉCÉ. – Tais-toi, tu es folle !

NADA. – Fais-moi ce plaisir.

CÉCÉ. – Tu parles sérieusement ? Je suis désolé pour toi de tous ces tracas. Mais tu ne l'as pas volé ! Avoir cru à toutes les infamies qu'il a dû te dire contre moi. Qu'est-ce qu'il a bien pu te dire ?

NADA *fait des deux mains un geste expressif*. – Mon cher...

CÉCÉ, *préoccupé*. – Ils sont sans échéance fixe... il peut me les protester quand il voudra. Mais il ne le fera pas... il n'est pas fou ! Il me tiendra sous la menace pour m'imposer les intérêts qu'il voudra et il me sucera le sang comme il a fait à tant d'autres.

NADA. – Pauvre Cécé ! viens près de moi.

CÉCÉ. – Laisse-moi. Tu m'as ruiné.

NADA. – Je te récompenserai, mon Cécé.

CÉCÉ, *accourant et l'embrassant*. – Ah ! ma chérie, je crois bien que tu me récompenseras avec usure cent pour cent. Comme lui !

NADA. – Même plus !

CÉCÉ. – Mais la rage qui me prend... d'être tombé entre ces sales mains-là !

NADA. – Je te ferai passer la rage aussi, ne dis rien. Assieds-toi près de moi. (*Cécé s'assied, Nada sur ses genoux.*) Voilà.

CÉCÉ. – La revanche commence ! Alors, tout de suite, un baiser là...

Il touche son front.

NADA. – Le voilà.

CÉCÉ. – Dis un peu, il a dit beaucoup de choses contre moi cette fripouille !

NADA. – Des tas... des tas...

CÉCÉ. – Alors, pour chaque injure un baiser ! Et où je toucherai... commençons. Qu'a-t-il dit ?

NADA. – Canaille.

CÉCÉ. – Tout de suite un baiser là.

Il touche sa joue droite.

NADA *(rit et l'embrasse sur la joue droite)*.

CÉCÉ. – Et après, continue...

NADA. – Attends... Monstre.

CÉCÉ. – Monstre ?

NADA. – ... de la nature.

CÉCÉ. – Monstre de la nature ? *(Il bondit. Nada lui échappe et court par la chambre en riant.)* Viens vite, je te prie.

NADA. – Laisse-moi quitter mon chapeau.

CÉCÉ. – Mille six cent cinquante francs et le reste ! Nada, viens...

NADA. – Me voici.

CÉCÉ *se rassied avec Nada sur les genoux*. – Ainsi, monstre de la nature ? Et... *(il touche du doigt sa bouche)* cette fois, là, ma chérie.

NADA *(se penche pour l'embrasser sur la bouche et à ce moment il vaudra mieux que le rideau tombe)*

Rideau.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

<https://groups.google.com/g/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<https://www.ebooksgratuits.com/>

—

Avril 2025

—

– **Élaboration de ce livre électronique :**

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, Jean-Marc, Jean-LucT, Coolmicro.

– **Dispositions :**

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.